

Philippe Arnaud

Pierres de touches : Fiction et véridiction de Proust à Giono, Paris : L'Harmattan, coll. « Critiques Littéraires », 2024, 156 p., ISBN 978-2-336-46268-4.

Dans son dernier essai *Pierres de touches : Fiction et véridiction de Proust à Giono*, Philippe Arnaud examine des œuvres littéraires du XX^e siècle, majoritairement publiées avant 1950 par neuf grandes figures de la littérature française : Marcel Proust, Jean Giraudoux, André Malraux, André Gide, Sidonie-Gabrielle Colette, Paul Morand, Louis Aragon, Albert Camus et Jean Giono. L'ouvrage en question réunit des études inédites, ainsi que d'autres, remaniées, ayant fait l'objet d'une première publication entre 1991 et 2020 dans des revues littéraires, des actes de colloques et des ouvrages collectifs. Elles sont intitulées respectivement : « Sur la digue de Balbec », « Une « passion insensible » », « Fiction et véridiction », « L'insomnie dans le *Journal* d'André Gide », « Colette a-t-elle appris à écrire ? ou les incipits (1935-1934) », « Un Nazaréen », « Paroles peintes », « Marthe, Lucienne, Marie et les autres... La relation amoureuse dans l'œuvre d'Albert Camus », « Celui qui met la dernière main à tout ce qui s'accomplit ».

La première étude est consacrée à la place de Balbec, un espace imaginaire dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, deuxième volume de *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Précisément, Philippe Arnaud met en exergue la description du Grand Hôtel, de la digue et de la mer, en montrant que Balbec dépasse sa fonction ornementale pour devenir un espace symbolique. La mer, note-t-il, reflète les émotions, les transformations intérieures et les quêtes esthétiques du narrateur. La digue, de son point de vue, se présente comme un espace emblématique où se déploient les interactions sociales et les tourments des personnages. Se situant à la croisée de l'intime et du collectif, elle révèle les hiérarchies sociales, les préjugés et les aspirations de ses habitués. Quant au Grand Hôtel, décrit comme un labyrinthe, il est à la fois un refuge et un théâtre où se jouent des drames personnels et sociaux.

Le critique rend également explicite la profondeur supplémentaire qu'apportent les renvois littéraires (Baudelaire, Dostoïevski, Mallarmé), picturaux (Claude Monet, James McNeill Whistler) et philosophiques (Henri Bergson) à la description de Balbec,



© by the author, licensee University of Lodz – Lodz University Press, Lodz, Poland. This article is an open access article distributed under the terms and conditions of the Creative Commons Attribution license CC-BY-NC-ND 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>)

Funding Information: Sidi Mohamed Ben Abdellah University. **Conflicts of interests:** None. **Ethical Considerations:** The Author assures of no violations of publication ethics and takes full responsibility for the content of the publication.
Declaration regarding the use of GAI tools: not used.

et met l'accent sur une esthétique proustienne où l'art est perçu comme un moyen de révéler des vérités autrement imperceptibles : le changement permanent du monde, la fluidité des identités, la nature illusoire de l'amour, le lien étroit entre douleur et création artistique, l'aptitude de la mémoire à transcender le temps, etc.

La deuxième étude s'intéresse à *Églantine* de Jean Giraudoux. Philippe Arnaud met en relief l'allégorie d'une Europe divisée entre Orient et Occident. Églantine, personnage éponyme du roman, en hésitant entre Moïse, un banquier matérialiste et pragmatique représentant l'Orient, et Fontranges, un aristocrate en déclin incarnant l'Occident, symbolise une « petite Europe » attirée par les prestiges orientaux mais rappelée instinctivement vers ses racines. À cette occasion, sont soulignées des tensions – entre pureté et sensualité, jeunesse et vieillesse, matérialité et idéalisme, etc. – souvent réconciliées à travers des oxymores et des métaphores complexes. En fait, cette étude doit son titre à un oxymore évoquant une lutte entre le désir amoureux et charnel de Fontranges envers Églantine et son refus de se laisser consumer par la chair ou la possessivité.

L'auteur évoque la réinterprétation girauducienne de divers mythes : le mythe d'Ulysse, le mythe de l'enlèvement d'Europe, le mythe de l'androgynie, le mythe de Tristan et Iseult, le mythe de saint Hubert, le mythe de Suzanne, etc. Concernant ce dernier, il souligne que Giraudoux l'inverse et fait d'Églantine une figure qui recherche les vieillards au lieu de les fuir, rappelant ainsi une dynamique goethéenne où la jeune femme sauve l'homme âgé.

Enfin, le critique relève chez Giraudoux un usage du temps fondé sur la circularité, et perçoit dans *Églantine* une critique sociale mettant en parallèle les rapports capitalistes et la prostitution. Ce faisant, il met en évidence l'ambivalence de l'amour, de la fidélité et de la liberté chez les personnages.

La troisième étude se penche sur le genre littéraire, la stratégie narrative et l'emploi du temps adoptés dans *Les Noyers de l'Altenburg*, roman d'André Malraux écrit pendant l'occupation allemande. Philippe Arnaud précise que Malraux fusionne souvenirs personnels, réflexions philosophiques, Histoire et fiction et, partant, crée une œuvre où les frontières entre vérité et fiction s'estompent. Dans *Les Noyers de l'Altenburg*, affirme-t-il, plusieurs voix, émanant à la fois d'un colloque tenu à Altenburg, du camp nazi de Chartres et d'une sape allemande avant une attaque au gaz, dialoguent en vue d'apporter des éléments de réponse à des questions cruciales pesant sur « l'homme fondamental », figure incarnant l'essence même de l'humanité. Ces interrogations portent sur le sens de l'existence dans un monde sans Dieu, la tragédie de la mort, la lutte contre l'inconnaissable, le rôle de l'action dans la définition de l'identité humaine, le bonheur et la sérénité.

Selon l'auteur, Malraux déstructure l'ordre chronologique de l'histoire et lui donne une allure fragmentaire. C'est pourquoi, soutient-il, elle commence par la débâcle de 1940 et la captivité du narrateur, avant de remonter à la période allant de 1908 à 1915 où évolue son père Vincent Berger, un homme engagé intellectuellement et politiquement. Le choix de placer la vie du père au centre du récit renseigne

sur l'intention de Malraux de faire de ce récit une sorte de monument littéraire à la mémoire de ce personnage, tout en explorant des thématiques universelles liées à la condition humaine comme la guerre, la mémoire et la quête de sens face à la mort.

Concernant l'emploi du temps, le critique remarque que Malraux, qui compare souvent la narration à une corrida, mêle différentes époques, alterne les focalisations et joue avec les attentes du lecteur en retardant ou en dissimulant certaines informations clés. Ce brouillage volontaire, commente-t-il, sert à créer une tension dramatique digne d'un spectacle tauromachique, dont les deux acteurs sont l'écrivain lui-même et le lecteur, et à illustrer une vérité existentielle : le temps humain n'est pas une ligne droite, mais un labyrinthe où s'enchevêtrent passé et présent.

L'étude suivante traite de l'ambivalence de l'insomnie dans le *Journal* d'André Gide. D'un côté, en tant que symptôme physique, note Philippe Arnaud, elle est perçue comme un fardeau en raison de ses effets débilissants, un fardeau que Gide tente tant bien que mal d'alléger par différents moyens : les somnifères, des rituels nocturnes comme la rêverie éveillée, la lecture et l'écriture, ou encore le recours à des environnements spécifiques jugés propices à un meilleur sommeil. De l'autre, elle est jugée favorable à une réflexion intense et à une créativité littéraire foisonnante.

L'auteur avance que le *Journal* révèle les contradictions profondes d'André Gide : osciller entre une lucidité revendiquée et une tendance à l'indécision quasi pathologique, chercher à être sincère tout en flirtant avec l'insincérité, se montrer sensible à la souffrance humaine tout en admettant parfois une distance émotionnelle face à certaines grandes tragédies de son époque, etc. Néanmoins, explique-t-il, l'insomnie chez Gide dépasse le cadre personnel pour interroger la condition humaine dans toute sa complexité : l'indécision, la relation corps-esprit, la fugacité du temps, la quête de l'indépendance, l'angoisse métaphysique, etc.

Dans la cinquième étude, Philippe Arnaud explore les incipits de Sidonie-Gabrielle Colette sous quatre angles : l'énonciation, les repères spatio-temporels, l'introduction des personnages et les stratégies de séduction du lecteur. Il observe d'abord que Colette brouille habilement les frontières entre réalité et fiction et que, de cette façon, se fait jour une énonciation qui perturbe les attentes du lecteur, notamment dans ses œuvres autobiographiques et autofictionnelles (*La Naissance du jour*, *La Vagabonde*, *Bella-Vista*, etc.). Ce dernier, atteste-t-il, est maintenu tantôt à distance, dans une posture d'observateur, tantôt est impliqué comme complice des voix narratives par le truchement du « vous » inclusif ou des injonctions.

Sur le plan temporel, l'auteur conclut que Colette cultive une forme d'intemporalité dans ses écrits, en rendant la datation floue et en mettant en avant des éléments sensoriels et émotionnels qui traversent les époques. Quant aux lieux, il les interprète comme des symboles à la fois de refuge et de transformation, tandis que les seuils apparaissent, selon lui, comme des espaces de transition ou de basculement. Enfin, il signale que l'espace, ainsi traité, agit comme un élément déclencheur qui prépare le terrain à des drames à venir.

Le critique postule que les personnages apparaissent dans les incipits *in medias res*, qu'ils sont introduits par des descriptions psychologiques et que leurs entrées et sorties sont explicitement théâtralisées. Pour ce qui est de la stimulation de la curiosité du lecteur et de son immersion dans la narration, il donne plusieurs exemples où Colette, pour y parvenir, combine une dramatisation immédiate et différée et utilise des motifs floraux, sylvestres ou animaliers.

Philippe Arnaud s'attache ensuite à démontrer comment les voyages de Paul Morand et sa fascination pour les cultures étrangères imprègnent son œuvre, notamment *Hécate et ses chiens*. Toutefois, il mentionne que, dans ce roman, la fascination des personnages occidentaux pour l'Orient s'accompagne de leur incapacité à s'y intégrer pleinement. Dans cette perspective, l'auteur déclare que Spitzgartner, narrateur et personnage central, exprime un désir constant de recréer l'Europe à Tanger, où se déroule l'intrigue, mais que son aspiration se heurte à une double résistance : celle des lieux et celle de Clotilde, figure insaisissable symbolisant la puissance mystérieuse et incontrôlable de la déesse Hécate. Il ajoute que Tanger devient un espace métaphorique où se manifeste le « naufrage » de l'Occident, c'est-à-dire son échec à s'adapter aux réalités culturelles de l'Orient.

La septième étude s'attarde sur l'interaction entre les mots et les représentations visuelles dans *Le Roman inachevé*, recueil de poèmes de Louis Aragon. Empruntée à l'esthétique surréaliste, cette pratique scripturale, indique Philippe Arnaud, mêle descriptions picturales, références artistiques et métaphores visuelles afin d'amener le lecteur à vivre une expérience multisensorielle.

L'auteur dévoile également l'introspection profonde d'Aragon qui revisite ses expériences passées, médite sur ses tensions intérieures et ses espoirs, tout en déployant une réflexion sur des thèmes universels tels que la mort, la temporalité, la guerre, l'amour, la réconciliation, la mémoire, l'identité, la souffrance et le déchirement. Ces thématiques prennent vie à travers des symboles tels que le cheval, l'eau, le lierre, les masques, la castration, la lumière et l'ombre.

La huitième étude sonde la passion amoureuse dans l'écriture camusienne selon trois axes : la conception fragmentaire de l'amour, la tension entre désir charnel et spiritualité, et l'empreinte de l'absurde.

Camus, déclare Philippe Arnaud, dépeint l'amour de façon fragmentaire : il le cantonne à des sensations isolées, le prive d'un début et d'une fin manifestement dramatisés, fait en sorte qu'il n'atteigne jamais une véritable plénitude. Il note au passage que les portraits physiques des femmes se réduisent souvent à des détails de leur apparence ou de leurs gestes. Pourtant, il souligne que cette vision fragmentaire de l'amour n'est pas exempte de positivité parce qu'elle célèbre la richesse et la diversité des expériences humaines.

L'auteur insiste sur le fait que les personnages camusiens sont condamnés à une profonde solitude existentielle, résultant de leur tiraillement perpétuel entre le désir charnel et l'aspiration à un amour absolu. Il interprète le motif de la mer comme une métaphore puissante de ce conflit en ce qu'elle incarne simultanément l'union

charnelle et l'évasion spirituelle. Le critique conclut que, dans l'œuvre de Camus, les relations amoureuses reflètent sa manière de redéfinir la condition humaine à travers l'absurde qui se traduit par une confrontation constante entre le besoin humain de donner un sens à son existence et la réalité d'un monde dénué de signification.

La dernière étude porte sur *L'Iris de Suse* de Jean Giono, où le personnage de Tringlot, en quête de rédemption, abandonne la recherche de l'or pour une quête spirituelle. Philippe Arnaud soutient que cette quête met en lumière non seulement la valeur du renoncement, mais aussi celles de la mémoire, de l'individualisme libertaire, de l'introspection et de l'acceptation du destin, des valeurs qui, d'après lui, font de *L'Iris de Suse* un roman-testament venant clore le cycle entamé en 1928 avec *Colline*.

Le parcours initiatique de Tringlot, observe l'auteur, quoique rappelant *L'Odyssée* d'Homère, ne mène ni à une révélation ni à un retour triomphal, mais à une confrontation avec l'énigme incarnée par l'Absente, une figure féminine qui ne répond pas au désir masculin et, par là même, demeure insaisissable. Par ailleurs, il ajoute que la multiplication des voix et des points de vue, le recours à des narrateurs peu fiables, l'alternance entre récit et pauses descriptives ou méditatives, la variété des idiolectes et des sociolectes, le mélange du réalisme et du symbolisme sont des procédés auxquels recourt Giono dans le dessein de pousser son lecteur à jouer un rôle actif dans la construction du sens de ses productions.

En définitive, Philippe Arnaud, en apportant un nouveau regard sur des œuvres littéraires marquantes du XX^e siècle, se positionne comme un médiateur entre elles et leurs lecteurs potentiels. Sa médiation, à travers les multiples vérités qu'elle révèle, surtout en lien avec la condition humaine, fait de ces œuvres des pierres de touche sur lesquelles les lecteurs peuvent bâtir leur compréhension du genre humain. Du reste, par sa richesse thématique et la subtilité de ses analyses, cet ouvrage s'impose comme une référence incontournable pour quiconque s'intéresse à la littérature du XX^e siècle.

Ahmed Bouftouh

Université Sidi Mohamed Bnou Abdellah, Maroc

 <https://orcid.org/0000-0002-9331-2884>

bouftouhahmed1111@gmail.com